« Je fais des fouilles, écrit M. l'abbé David à la date du 7 avril 1866, pour trouver d'autres fossiles dans les falaises des terres diluviennes qui sont au Sud. Quelques os isolés, que je rencontre dans les éboulements, se cassent au premier choc.

« Les squelettes des petits Mammifères que le F. Chevrier a recueillis étaient enfouis *dans la terre noire supérieure à la masse diluvienne.* Je ne pense pas qu'ils soient anciens, les Sousliks et autres Rongeurs qui abondent ici ont l'habitude de se creuser des terriers profonds, où, sans doute, ils laissent souvent leurs os.

« *C'est aussi dans cette terre noirâtre,* continue le voyageur, que nous avons rencontré de petits fragments de vieille poterie, des instruments de métal et des *bouts de flèches en corniole et autres pierres dures.*

« Tous ces objets ne ressemblent en rien à ce qui se fait actuellement dans le pays; on n'y a aucun souvenir de populations anciennes. Mais, sans doute, bien des générations diverses ont paru sur la surface de ces régions ci-devant désertes ou à peine traversées par de rares cavaliers mongols. »

Les *bouts de flèches en corniole et autres pierres dures,* mentionnées dans le fragment du *Journal* que je viens de transcrire, correspondent manifestement aux pièces décrites et figurées plus haut. Or, ces objets, trouvés avec de la poterie, des objets de métal, des restes d'animaux récents, doivent nécessairement appartenir à une période relativement moderne.

Il faut donc renoncer, *pour l'instant du moins,* à la thèse de l'Homme quaternaire mongol et aux considérations ingénieuses qu'on y avait un peu prématurément rattachées.

M. le Dr Maclaud fait projeter sur le tableau, en les accompagnant de quelques explications, de belles photographies prises à Conakry et dans la région environnante, et représentant divers types d'indigènes de la Guinée française, des scènes de mœurs et des paysages.

Note sur les moeurs des animaux de l'Afrique australe,

par M. E. Foa.

Ceux d'entre vous qui ont lu mes livres ou qui m'ont suivi depuis quelques années savent combien je me suis attaché à la chasse et les trajets considérables que la recherche des animaux chez eux m'a fait faire à différentes époques.

Il y a un mois, je rentrais en France de mon dernier voyage, qui est le troisième grand voyage que j'accomplis, et pendant lequel j'ai encore eu

l'occasion de vivre de longues années dans la brousse sauvage, loin des lieux habités, à étudier, suivre et traquer chez eux les grands fauves.

Pendant le dernier voyage dont je viens de parler, je suis resté absent trois ans et demi, dont au moins trois ans ont été passés au centre de l'Afrique, loin des côtes, et dans plusieurs régions nouvelles pour la géographie.

Je ne parlerai pas aujourd'hui de mes découvertes géographiques qui sont assez considérables. Je me contenterai de dire que j'ai accompli la traversée entière du continent africain par la région équatoriale et que, parti de l'Océan indien, à l'embouchure du Zambèse, en 1894, je suis arrivé à l'Atlantique, aux bouches du Congo, en 1897, visitant sur mon chemin bien des pays curieux et faisant une marche à peu près ininterrompue de six mille kilomètres entièrement à pied.

J'ai abattu près de cinq cents spécimens de la grande faune africaine, dont je vous donnerai plus loin l'énumération, car c'est uniquement des animaux que je suis venu vous parler aujourd'hui, non au point de vue technique, c'est-à-dire de leur anatomie ou de leur physique, mais au point de vue des particularités de leurs mœurs et de leur existence à l'état sauvage. J'y ajouterai les traits les plus caractéristiques qui les distinguent les uns des autres, quoiqu'ils paraissent semblables au premier abord [1].

Nous parlerons d'abord du groupe des Antilopes, puis des grands Pachydermes et enfin des Félins. Je me limiterai, pour aujourd'hui, aux animaux peuplant l'Afrique australe et centrale jusqu'à la région du Nyassa.

La famille des Antilopes ne nous offre pas moins de 23 espèces, aussi curieuses les unes que les autres et différant comme taille, depuis l'Élan du Cap (*Oreas canna*), qui a 1 m. 60 au garrot, c'est-à-dire la hauteur d'un Cheval de cuirassier, jusqu'à la petite Antilope bleue (*Cephalophus pygmæus*), qui a de 28 à 30 centimètres de haut, comme une petite Levrette. La finesse de la race, la petitesse du pied, l'acuité de la vue et la grâce dans les proportions sont l'apanage des Antilopes à cornes en spirale, tels que le Koudou (*Strepsiceros kudu*), l'Inyala ou Boo (*Tragelaphus Angasi*), le Guib ou Antilope harnachée (*Trag. sylvaticus*).

Le Koudou est la plus belle des Antilopes et la seconde comme taille.

Il n'y a rien de plus difficile que d'approcher d'un Koudou. On en voit rarement plus de trois ou quatre ensemble, et lorsqu'on les aperçoit à 300 mètres, ils vous ont déjà signalé depuis longtemps. Il faut se jeter à plat ventre et disparaître un instant pour se faire oublier; on attend ainsi que leur attention mise en éveil se tourne d'un autre côté, et on avance en se traînant dans les herbes sur le ventre, en s'aidant des mains et

[1] Les Mammifères recueillis par M. Foa, dans la région du Zambèse et du lac Nyassa, ont été l'objet de plusieurs communications de M. de Pousargues (*Bull. du Muséum*, 1897).

en transportant lentement son fusil; on profite en route des obstacles naturels qui vous garantissent en s'abritant derrière eux, et on arrive ainsi peu à peu à approcher de l'animal. Cela n'arrive pas toujours, bien entendu, car il y a mille circonstances, bruit, vent, autres dangers, qui peuvent les mettre en fuite. Mais voilà, en général, comment on procède, et cette méthode sert à peu près pour toutes les Antilopes.

Le Koudou a, comme je viens de le dire, l'œil très perçant; il se tient d'habitude dans les régions accidentées, ce qu'on appelle un pays roulant et toujours un peu rocailleux. Ce genre de localité est toujours couvert d'arbres rabougris et de plantes où le Koudou trouve sa nourriture; il affectionne aussi les lieux élevés, parce qu'il peut étendre sa vue au loin.

Toujours dans la famille du Koudou, nous avons l'Inyala ou Boo (*Tragelaphus Angasi*), une Antilope fort rare, très peu connue. Le Muséum de Paris et le Muséum de Londres n'en possèdent des spécimens que depuis quelques mois. Il n'y a pas une bête aussi difficile à approcher que celle-là, car, en plus de la perfection de ses sens, elle habite les fourrés épais, presque impénétrables, où la lumière n'arrive que tamisée et où l'on ne peut entrer sans faire du bruit; un froissement léger, une feuille sèche qui craque, et elle disparaît. J'ai essayé en vain pendant des semaines de trouver ces animaux, tellement rares que les indigènes leur attribuent des facultés surnaturelles, comme celle de disparaître ou d'être avertis de la venue du chasseur, et pourtant il y en avait dans le pays que nous battions, puisque nous trouvions des traces fraîches, des laissées récentes et des fumées. Après avoir essayé vainement de jour, je me suis mis à l'affût la nuit et j'ai enfin réussi à tuer quatre ou cinq de ces belles Antilopes en plusieurs mois.

Nous allons maintenant nous occuper de l'Élan, la plus grande des Antilopes. Il habite de préférence les pays couverts d'arbres et se tient généralement au pied des collines; on le voit rarement en plaine. L'Élan est celle des Antilopes qui approche le plus du bétail, sauf la tête qui a une douceur et une finesse extrêmes; le corps de l'Élan est celui d'une Vache élancée. Comme le Koudou, il a sur le garrot une légère proéminence. Les Élans vont par troupes, parfois très nombreuses; ils sont difficiles à approcher, mais beaucoup moins que les Antilopes que je viens de citer. Je ne parle jamais, bien entendu, de la chasse à cheval que je n'ai jamais pratiquée, mais de la poursuite à pied; toutes les régions de l'Afrique intertropicale sauvage sont infestées de Tsétsés, une Mouche qui tue les animaux domestiques. L'eussé-je même voulu, je n'aurais donc pu me servir de Chevaux, comme on faisait autrefois dans l'Afrique australe où, pour cette même raison, le gibier a été exterminé. Avec un Cheval un peu vite, il y a peu d'Antilopes qui soient capables de lutter longtemps; mais à pied, il n'en est pas ainsi, et il est très dur au contraire de s'approcher de ces animaux. Les Buffles (*Bos caffer*), quelquefois, peuvent être fatigués par de bons

coureurs; il faut, dans ce cas, courir derrière eux au pas gymnastique pendant vingt ou vingt-cinq minutes; ils se lassent, s'essoufflent et finissent par s'arrêter en vous regardant.

L'Élan ne se nourrit que de feuilles nouvelles et de jeunes pousses d'arbres et de plantes; il est très rare qu'il mange de l'herbe.

Après l'Élan, nous avons les Antilopes aux cornes annelées qui se divisent en deux catégories : celles aux cornes annelées courbées en arrière, telles que : 1° l'Antilope noire (*Hippotragus niger*), dont la taille moyenne est de 1 m. 50 au garrot. Elle habite les endroits couverts et craint le soleil, sans doute à cause de la couleur foncée de son pelage. Elle vit par troupes dépassant rarement une quinzaine. C'est encore une Antilope à la vue puissante et à l'oreille fine; 2° l'Antilope rouanne, qui est de la même famille et qui lui ressemble sous tous les rapports, sauf, comme son nom l'indique, sous celui de la robe.

Nous avons ensuite les Antilopes aux cornes annelées courbées en avant : le Kob (*Kobus ellipsiprymnus*) et la Cervicapra (*Cerv. arundinacea*), toutes deux très communes. Le Kob a la taille d'un grand Âne, c'est-à-dire 1 m. 35 environ. Il habite les plaines de préférence et ne s'éloigne jamais de l'eau.

La Cervicapra habite les hautes herbes et atteint la dimension d'un petit Âne. Toutes deux sont faciles à approcher et ont les sens et l'esprit de conservation bien moins vifs que les espèces déjà mentionnées.

Il y a ensuite les Antilopes aux cornes annelées courbées d'abord en arrière et ensuite en avant, tels que la Nsouala (*Æpyceros melampus*), le Pookoo (*Cobus Wardoni*). Toutes deux ont 1 m. 20 de haut environ; l'une fine et élégante au poil soyeux, l'autre trapue et robuste, vivant également en troupes nombreuses.

Nous avons dans l'Afrique australe une Antilope aux cornes droites annelées à leur base, c'est l'Oryx (*Oryx gazella*), encore un animal très difficile à approcher, car il habite les régions plates et les grandes plaines.

Enfin, nous avons la famille des Bubales qui comprend trois espèces dans les régions dont nous nous occupons : le Bubale de Lichstentein, le Kaama et le *Bubalus lunatus* ou Letchoué, dont les cornes sont courtes et rejetées en arrière à angle droit. C'est l'espèce la plus facile à approcher et très facile à tuer, relativement, bien entendu.

Puis, viennent les Gnous, Antilopes très bizarres, dont l'aspect extérieur est un peu celui du Bison d'Amérique avec une encolure puissante, courte et arrondie qui contraste avec son arrière-train très élancé. Il y a le Gnou bleu (*Connochætes Taurinus*), à la queue noire et touffue comme un Cheval, et le Gnou noir (*Connochætes Gnu*), à la crinière épaisse et à l'avant-train velu avec la queue blanche; tous deux sauvages excessivement rapides et difficiles à approcher. Le Gnou noir devient de plus en plus rare et je n'en ai pas vu un seul dans mes pérégrinations de 1894 à 1897; j'en

avais tué quelques-uns à mon avant-dernier voyage dans le pays de Gaça.

Enfin, les Antilopes de taille inférieure qui vont de la petite Chèvre à la dimension d'un Lapin : Gazelle (*Gazella euchore*), le Duiker (*Cephalophus mergens*), l'Oribi (*Nanotragus scoparius*), l'Oréotrague (*Nanotragus oreotragus*), le Steinbuck (*Nanotragus tragulus*), la petite Antilope bleue (*Cephalophus pygmæus*), animaux gracieux et délicats et peut-être plus difficiles à tuer que les grandes Antilopes.

Dans l'Afrique australe et centrale, les Antilopes dont je viens de parler ont des saisons distinctes pour l'accouplement et la reproduction; les mâles et les femelles vivent ensemble, en général, du mois de juin au mois d'octobre. A cette époque, les femelles s'isolent et mettent bas généralement à partir du mois de février. Une femelle porte en général six à sept mois et ne met bas qu'un petit, rarement deux. Le petit est en état de suivre sa mère dès le troisième ou le quatrième jour de sa naissance; il ne peut néanmoins pas courir aussi vite qu'elle, et pendant les premiers jours elle le cache souvent dans un fourré pendant qu'elle va prendre sa nourriture. Le petit se tient là absolument coi pendant que sa mère est absente. Les cornes commencent à se montrer chez les petites Antilopes dès le troisième ou quatrième mois, mais elles ne se développent pas en proportion du reste de l'animal. Les jeunes mâles, déjà de bonne taille, ont des cornes courtes et d'une forme différente de ce qu'elles seront à l'âge adulte.

Nous autres chasseurs, nous reconnaissons qu'une femelle est pleine à la déformation de ses pieds de derrière et à l'engorgement des pâturons.

La couleur des Antilopes diffère aussi beaucoup selon l'âge (ex. : le Kob, l'Antilope noire).

Les Antilopes sont généralement des animaux silencieux; quelquefois un bêlement très bas; le petit fait le bruit d'un Chevreau. Mais il y a une espèce d'Antilope qui crie lorsqu'on l'effraye, c'est la Cervicapra; elle pousse un cri aigu. Une autre espèce émet des sons rauques, le soir généralement, c'est le Guib.

Certaines habitudes de ces animaux peuvent s'appliquer indistinctement à toutes les Antilopes, par exemple la façon de se nourrir. En général, les animaux couchent à découvert, c'est-à-dire dans des clairières, dans des endroits sans arbres et toujours invariablement dans les hautes herbes.

Le matin, aux premiers rayons du jour, elles vont paître dans les endroits découverts et se réchauffent aux rayons du soleil levant; mais dès que la chaleur commence, c'est-à-dire vers neuf ou dix heures, elles regagnent les endroits ombragés où elles passent les heures chaudes de la journée; c'est pendant ce temps qu'elles ruminent la nourriture prise à la hâte le matin. Vers trois heures, elles vont de nouveau au pâturage jusqu'au soir. Lorsqu'il y a clair de lune, elles se promènent quelquefois très tard. Pour boire, les Antilopes n'ont pas d'heure fixe; tout dépend de la distance de

l'abreuvoir, mais c'est généralement après avoir mangé, vers neuf ou dix heures du matin, et avant de se retirer à l'ombre, qu'elles viennent se désaltérer.

Les grands Pachydermes dont je vais vous dire quelques mots sont le Rhinocéros et l'Éléphant. Il est probable que dans quelques générations, si la civilisation continue à envahir l'Afrique, il ne vous sera plus possible d'entendre quelqu'un parler de ces animaux par expérience personnelle.

Déjà le Rhinocéros, si je puis m'exprimer ainsi, a un pied dans la tombe, c'est-à-dire dans le domaine de la paléontologie, au milieu de ses ancêtres, les animaux antidéluviens ou disparus. Oui, le Rhinocéros noir (*Rhinoceros bicornis*) est déjà un animal presque disparu; son confrère le Rhinocéros blanc à bouche large (*Rhinoceros simus*) ne l'est-il pas déjà? On le craint. Dépêchons-nous de parler de cet animal tandis qu'il est encore d'actualité.

Je ne m'occuperai ici que du Rhinocéros bicorne, le blanc ou *simus* étant, comme je viens de vous le dire, très rare, et quoique ayant eu le bonheur d'en tuer un, à mon insu, en 1892, je n'en ai jamais plus rencontré. Le Rhinocéros bicorne est un animal essentiellement nocturne; il craint le soleil et passe la journée dans les fourrés épais et impénétrables à la lumière que la nature a mis dans les pays qu'il habite. Il a le sommeil très dur et le seul sens qui ne soit jamais endormi chez lui est l'odorat. Malheur au chasseur qui se laisse sentir par lui. Mais si le vent est favorable et le terrain silencieux, on peut s'approcher de lui et le tuer à bout portant. Évidemment une telle tentative est des plus périlleuses et l'endroit où un Rhinocéros repose est d'un accès excessivement difficile. Il dort généralement sur le côté, étendu par terre comme un Cheval, sur une litière de feuilles sèches ou souvent sur le versant d'une éminence. Pendant qu'il dort, sa bouche écume et autour de ses lèvres et devant ses naseaux s'accumule une mousse blanche. Quand on voit cette écume, c'est qu'il dort depuis plusieurs heures et qu'il est profondément endormi. Au coucher du soleil, la première chose que le Rhinocéros va faire est de boire; il arrive à l'abreuvoir, selon la distance, entre neuf heures et demie et onze heures du soir; il boit quelquefois de nouveau le matin avant l'aube. Dès qu'il a bu, il commence à paître et continue ainsi toute la nuit, parcourant de cette façon des distances considérables. Il se nourrit de racines, de jeunes pousses tendres comme de l'osier et de feuilles spéciales; les Cactées et les plantes grasses épineuses sont pour lui un mets favori. A l'aide de ses sabots de devant et de sa corne, il met à nu les racines, les déterre, les brise et avec sa lèvre supérieure, qui est préhensible comme une petite trompe, les arrache et les mange. Comme ses congénères, il aime à se vautrer dans la vase et à se couvrir de boue. Une particularité très curieuse est qu'il ne laisse jamais ses excréments intacts; il les éparpille à coups de corne, ce qui fait qu'on

ne les voit jamais qu'en pousssière. Il ne fait pas pourtant toujours cette opération immédiatement; il revient parfois à l'endroit où il a laissé les excréments après un intervalle; mais il ne les laisse jamais intacts. C'est vous dire que lorsque, nous autres chasseurs, nous tombons sur des excréments frais et entiers, nous savons que, le Rhinocéros n'est pas loin, et qu'il faut se tenir sur ses gardes, car il va revenir d'un moment à l'autre. L'odeur de l'Homme exaspère le Rhinocéros; c'est le seul animal qui, à ma connaissance, se jette sur lui sans être provoqué.

L'opinion des chasseurs expérimentés diffère un peu là-dessus. Les uns prétendent que l'odeur de l'Homme l'affole et que c'est parce qu'il perd la tête qu'il se précipite de son côté. Les autres disent que c'est par méchanceté. Je m'abstiendrai de juger moi-même le sentiment qui le fait agir, je me bornerai à constater qu'il charge chaque fois qu'il sent l'ennemi. J'ai raconté autrefois, dans mes chasses de 1891 et 1893, cette aventure de deux Rhinocéros qui venaient boire régulièrement à une mare tous les matins au point du jour, sous le vent de l'endroit où nous passions en quittant notre camp, et qui nous chargèrent plusieurs jours de suite à l'improviste. Je finis par en tuer un.

L'œil du Rhinocéros et son oreille sont très imparfaits, mais son nez est d'une finesse inouïe. D'ailleurs, si l'on considère l'anatomie de la tête chez cet animal, on peut se rendre compte que, tandis que l'œil est disproportionnément petit et mal placé et l'oreille massive et imparfaite, les sens olfactifs et les fosses nasales occupent dans la tête une place considérable, proportionnellement plus considérable que chez la plupart des animaux, hormis l'Éléphant.

Quoique d'un aspect lourd et massif, le Rhinocéros est d'une agilité et d'une légèreté surprenantes; il a d'ailleurs plus d'un caractère de ressemblance avec le Cheval : il galope, saute des troncs d'arbres, trotte comme un Anglo-Normand et peut fournir une course très rapide, sinon très longue.

Lorsque je chasse le Rhinocéros, j'ai l'habitude de l'attendre à l'abreuvoir, et il faut pour cela que je prenne des précautions inouïes; il est d'une méfiance extrême et son odorat est si fin, que, si quelqu'un a marché aux abords de la mare dans la journée, il flairera un piège et ne viendra pas boire; il fera dix, quinze ou vingt kilomètres et il ira s'abreuver ailleurs. Il faut donc que personne ne s'approche plus de l'eau et cela dans un rayon assez considérable pendant plusieurs jours. Malgré toutes ces précautions, il faut encore que la nuit ne soit pas trop noire et que, dans sa méfiance du danger, l'animal ne boive pas trop loin de l'endroit où le chasseur l'attend.

Ceci s'applique également à la chasse au Lion, que j'ai pratiquée de même façon. Ce n'est pas, comme on voit, une besogne des plus aisées que de chasser ces grands fauves la nuit. Il y a aussi ces interminables

nuits où rien ne vient et où l'on s'en va découragé le matin pour recommencer le soir.

L'Éléphant, en revanche, est un grand marcheur diurne et nocturne ; il vous entraîne derrière lui sur sa piste pendant des journées entières, et sa chasse est fatigante. Quand ils sont en voyage, les Éléphants marchent à la file indienne ; en tête un vieux mâle expérimenté ou une vieille femelle qui, de temps en temps, tâte le terrain du bout de la trompe repliée, ou la jette en l'air pour saisir les émanations des alentours. Quand la troupe est nombreuse, il y a également des vieux expérimentés sur les flancs de la colonne. Mais lorsqu'ils cherchent leur nourriture, les Éléphants marchent de front, chacun pour soi ; il y a néanmoins aux ailes un gardien vigilant. Quand, au contraire, ils s'arrêtent, les vieux se mettent au centre, car ils sentent d'instinct que c'est à eux que l'ennemi en veut de préférence ; c'est alors aux jeunes de s'exposer les premiers.

Il y a dans tout ce que font ces admirables animaux une intelligence et une perspicacité étonnantes, et chez aucun animal l'instinct de la conservation n'est poussé aussi loin que chez l'Éléphant. Ce n'est pas une causerie, c'est une série de longues conférences qu'il y aurait à faire si l'on voulait dire en détail tout ce que ces bêtes montrent d'intelligence et de supériorité sur tout ce qui peuple la forêt équatoriale, y compris les Hommes. Aussi ne puis-je donner ici que quelques traits saillants de leurs mœurs. La nourriture de l'Éléphant se compose d'herbe, de feuillage, d'écorce, d'épines et de fruits ; il mâche ces végétaux, mais il avale, sans les mâcher, les fruits et, à l'occasion, les Cucurbitacées. On retrouve les fruits qu'il a mangés dans ses excréments, souvent à peine dénaturés par les sucs gastriques, et je dois avouer que plus d'une fois, nous autres chasseurs, nous avons profité, à défaut d'autre nourriture, des fruits qu'il nous laissait ainsi sur son passage.

La façon dont il écorce les arbres est assez curieuse : si les végétaux sont gros, il se sert pour cela de ses défenses et soulève l'écorce, qu'il tire à lui avec sa trompe ; si les végétaux sont petits, il les arrache et les pelle délicatement tout en marchant. Il est particulièrement friand des petites épines vives, et l'on se demande comment sa bouche, qui est délicate, n'en est pas incommodée.

L'eau lui est indispensable, et il lui en faut en abondance. Rien n'est plus triste à voir que des Éléphants qui manquent d'eau ; ils s'en vont la tête basse, la trompe et les oreilles pendantes, comme las de vivre. C'est une bonne aubaine pour ceux qui les poursuivent ; mais il faut se rappeler que ceux-ci souffrent encore plus de la soif et de la chaleur que leur malheureux gibier.

La solidarité entre les Éléphants est touchante. J'ai vu, un certain jour que j'avais blessé un vieux mâle, les femelles l'aider et pousser la pauvre

bête, qui se refusait à avancer, pour la mettre à l'abri dans un fourré; elles s'appuyaient contre lui de tous côtés, le portaient presque sous nos yeux, à quelques centaines de mètres. Le vieux se faisait traîner; elles l'avaient fait entrer de gré ou de force dans un grand taillis, où elles ne l'abandonnèrent que lorsqu'elles comprirent qu'il était blessé mortellement et ne demandait plus qu'à mourir en paix, et qu'elles risquaient leur propre vie en demeurant un instant, car nous arrivions à la course.

La passion du chasseur n'est pas incompatible avec les sentiments, et l'Éléphant,cet être grandiose, puissant et intelligent, est celui que j'admire le plus parmi les chefs-d'œuvre de la nature.

Je terminerai en disant quelques mots des mœurs des Lions, avec lesquels j'ai eu pendant ces dernières années de nombreuses rencontres volontaires, et que j'ai traqués, suivis et étudiés à loisir. Je m'oppose par l'expérience à la théorie qu'il existe plusieurs espèces de Lions en Afrique. Il n'y en a absolument qu'une, selon moi. Il est bien entendu que sa robe change d'épaisseur et de couleur suivant les milieux qu'il habite. Le Lion des plateaux de l'Atlas doit être plus chaudement vêtu que celui qui habite les plaines sablonneuses et ardentes du pays des Somalis. Celui qui demeure dans une contrée épineuse et qui se déchire la crinière aux épines et aux taillis (car on trouve continuellement des poils sur les végétaux) l'a moins belle et moins fournie que celui qui se tient dans les plaines herbeuses. Quant à l'absence de crinière, elle ne constitue pas une variété, car dans une même famille de Lions il y a des mâles sans crinière et d'autres avec crinière. Bien mieux, dans la même portée d'une Lionne, j'ai vu des mâles de huit ou dix mois déjà avec une trace de crinière et d'autres qui en étaient absolument dépourvus. Ainsi, dans les régions de l'Afrique australe, où j'ai chassé pendant une dizaine d'années, j'ai vu dans le même district, ensemble ou séparés, des Lions à crinière noire, à crinière fauve et sans crinière du tout.

Dans le pays des Somalis et dans la région des sables, en général les Lions sans crinière abondent; leur robe est alors d'un fauve très clair, elle se confond absolument avec le sable; tandis que dans les régions arborescentes et ombragées, dans les pays difficiles et montagneux, la robe des Lions varie du fauve rougeâtre au marron clair et même au marron foncé. Quand les Lionceaux naissent, ils ont une robe différente de celle de leurs parents, à un tel point qu'on doute de leur origine. Ils sont rayés sur tout le corps, jambes comprises, de lignes plus foncées, peu marquées, qui disparaissent avec l'âge; mais j'ai vu néanmoins une jeune Lionne, qui pouvait avoir douze à quinze mois, portant encore sur le dos et les flancs quelques raies plus foncées, peu distinctes, mais curieuses; c'est, je crois, une exception. Le derrière des oreilles, le bout de la queue et un point à l'intérieur des

pattes sont noirs. Nous distinguons le sexe d'un Lion sur une piste par la forme de la paume de la patte de devant.

Le Lion vit, comme vous savez, en grande partie de sa chasse. C'est la nuit, en général, qu'il attaque les animaux dont il se nourrit; il mange indistinctement tous les Herbivores, mais ses mets préférés, dans les régions dont je parle, sont le Buffle et le Zèbre; aussi, quand ces derniers abondent dans un district, sommes-nous toujours à peu près sûrs d'y trouver des Lions. En général, il dédaigne les petites Antilopes au-dessous de la taille d'un Âne; elles sont d'abord trop rapides et trop agiles pour lui, et puis elles constituent sans doute des repas insuffisants. Il va sans dire que lorsque la faim le pousse, il ne choisit pas et se nourrit au besoin de charogne. Mais je parle des endroits où le gibier abonde et où les Lions se trouvent toujours. La saison sèche, c'est-à-dire le moment où l'eau est rare, est le meilleur moment pour tous les chasseurs, Lion compris. Le gibier est alors aggloméré dans un rayon restreint et aux alentours des rares abreuvoirs qui restent à cette époque. Mais pendant les pluies, les Lions souffrent souvent cruellement de la faim; l'eau alors abonde partout, les rivières sont pleines et les mares naturelles nombreuses; les animaux s'éparpillent sur des étendues immenses de pays et les Lions errent à l'aventure, revenant souvent, comme le chasseur, absolument bredouilles. Ils se rabattent alors sur tout ce qu'ils trouvent, chiens dans les villages, habitants, vieux cuir, etc. Lorsque j'étais campé dans la Maravie, en 1892, au milieu des gorges de Tchiouta, j'avais une tente qui servait de cuisine, car les pluies étaient torrentielles. Par la nuit noire, les Lions venaient récurer mes casseroles et les lécher, craquaient des os de poulet et s'attardaient souvent à cette besogne. Un matin, à l'aube, j'entendis un remue-ménage dans mes marmites et, croyant avoir à faire à une Hyène, dans la mi-obscurité, je tirai au hasard sur un animal qui s'agitait dans la tente et, sans le savoir, je tuai une jeune Lionne qui était dans un état de maigreur et de dépérissement extrêmes.

Je voudrais, pour que cette causerie fût complète, vous parler encore des autres hôtes des forêts d'Afrique, je suis obligé de renvoyer à une autre séance ce que j'ai à en dire.

Je terminerai en vous donnant le tableau de mes chasses de 1894 à 1897, c'est-à-dire pour mon dernier voyage seulement, 488 pièces se décomposant ainsi : 39 Éléphants, 14 Rhinocéros, 16 Lions, 5 Panthères, 19 Hippopotames, 56 Buffles et 339 Antilopes ou autres animaux divers.

Foà, Edouard. 1898. "Note sur les mœurs des animaux de l'Afrique australe." *Bulletin du Muse´um d'histoire naturelle* 4(2), 48–57.

View This Item Online: https://www.biodiversitylibrary.org/item/137045
Permalink: https://www.biodiversitylibrary.org/partpdf/327943

Holding Institution
University Library, University of Illinois Urbana Champaign

Sponsored by
University of Illinois Urbana-Champaign

Copyright & Reuse
Copyright Status: Not provided. Contact Holding Institution to verify copyright status.

This document was created from content at the **Biodiversity Heritage Library**, the world's largest open access digital library for biodiversity literature and archives. Visit BHL at https://www.biodiversitylibrary.org.

This file was generated 7 October 2022 at 12:13 UTC